

Giambattista VICO

DE ANTIQUISSIMA
ITALORUM SAPIENTIA

EX
LINGUAE LATINAE ORIGINIBUS
ERUENDA
LIBRI TRES

Liber primus: metaphysicus
Liber secundus: physicus
Liber tertius: moralis

1710

Giambattista VICO

DE LA TRÈS ANCIENNE PHILOSOPHIE
DES PEUPLES ITALIQUES

OU'ON DOIT TIRER DES ORIGINES
DE LA LANGUE LATINE
EN TROIS LIVRES

Livre I: Méta physique
Livre II: Physique
Livre III: Morale

1710

traduit du latin
par
Georges Mailhos
et
Gérard Granel

PROEMIUM

Occasio scribendorum — Linguae doctae a nationum philosophis — Doctae Latinae linguae origines ab Ionibus et Hetruscis — Secta Italica sapientissima — Hetrusci metaphysica doctissimi — Hetrusci geometria Graecis antiquiores — Hoc opus ad *Cratylum* Platonici exemplum. Aliud ac Varronis, Scaligeri, Sanctii Scioptique.

Dum linguae Latinae origines meditarer, multorum bene sane verborum tam doctas animadverti, ut non a vulgari populi usu, sed interiori aliqua doctrina profecta esse viderentur. Et sane nihil vetat, quin aliqua lingua philosophicis locutionibus referta sit, si in ea gente multum philosophia celebraretur. Ex mea quidem memoria promere id possim, quod, dum Aristotelaei philosophi et Galenici medici florebant, per ora hominum illiteratorum pervulgata erant « fuga vacui », « naturae aversiones et studia », « quatuor humores » et « qualitates » et innumera eiusmodi, postea vero quum neoterica physice et medicina ars invaluit, vulgus hominum passim audias « sanguinis circulationem » et « coagulum », « utilia noxiaque fermenta », « aëris pressionem », et alia id genus loqui. Ante Hadrianum Caesarem hae voces « ens », « essentia », « substantia », « accidens », Latinis inaudita, quia Aristotelis *Metaphysice* incognita, viri docti post ea tempora eam celebrarunt, et ea vocabula divulgata. Quapropter, cum Latinam linguam locutionibus satis doctis scatere notassem, et priscos Romanos usque ad Pyrrhi tempora nulli rei, praeterquam rusticae et bellicae, dedisse operam, historia testetur, eas ab alia docta natione ipsos accepisse et imprudentes usos esse, conieciabam.

PRÉAMBULE

Quelle fut l'occasion de cet ouvrage — Dans un peuple, les langages savants viennent des philosophes — Le latin savant tire ses origines des Ioniens et des Etrusques — L'école italique est la plus riche en savoir — Les Etrusques sont les plus savants en métaphysique — La géométrie étrusque est plus ancienne que la grecque — Le présent ouvrage prend exemple sur le *Cratyle* de Platon, ce qui n'est pas le cas de Varron, Scaliger, Sanchez ni de Schoppe.

Comme je réfléchissais sur les origines de la langue latine, je remarquai que celles de bon nombre de termes étaient si savantes qu'elles paraissent résulter non de l'usage ordinaire que le peuple faisait de la langue, mais bien d'une sorte de savoir interne. Rien n'empêche, en effet, qu'une langue donnée ne soit reconduite à des tournures philosophiques, si dans le peuple qui la parle la philosophie est en honneur. Je n'ai aucun mal à me souvenir que, du temps où florissaient philosophes aristotéliens et médecins galieniens, on entendait fréquemment dans la bouche même des illettrés des expressions telles que "l'horreur du vide", "les aversions et les attirances naturelles", "les quatre humeurs", "les qualités", et quantité d'autres semblables, mais après que la physique et la médecine modernes se furent imposées, on pouvait entendre couramment le vulgaire parler de "circulation sanguine" et de "coagulation", de "ferments utiles et nocifs", de "pression de l'air" et autres expressions du même genre. Avant Hadrien, on n'entendait pas chez les Latins des termes tels que "ens", "essentia", "substantia", "accidens", la *Metaphysique* d'Aristote leur étant inconnue; par la suite, les gens cultivés la firent connaître et ces vocables se répandirent dans le peuple. C'est pourquoy, ayant remarqué que la langue latine abondait en tournures plutôt savantes et qu'au témoignage de l'histoire les Romains, des premiers temps jusqu'à l'époque de Pyrrhus, ne s'étaient guère intéressés qu'aux choses de l'agriculture et de la guerre, je conjecturais qu'ils les avaient empruntées à la culture d'un autre peuple et qu'ils les avaient employées aveuglément.

Nations autem doctas, a quibus eas accipere possent, duas invenio, Iones et Etruscos. De Ionum doctrina non est ut multis doceam: cum in iis Italica philosophorum secta, et quidem doctissima praestantissimaque flourerit. Etruscos autem eruditissimam gentem fuisse, magnificorum doctrina sacrorum, qua praestabant, confirmat. Ibi enim theologia civilis exculta est, ubi theologia naturalis excolitur: ibique religiones augustiores, ubi digniores de Summo Numine opiniones habentur; et ideo apud nos Christianos castissimae omnium ceremoniae, quia omnium sanctissima de Deo dogmata. Sed et architectura ceterarum simplicissima Etruscorum, grave argumentum praebet, eos in geometria Graecis priores fuisse. Ab Ionibus autem bonam et magnam linguae partem ad Latinos importatam ethymologica testatum faciunt. Ab Etruscis autem religiones deorum, et cum iis locutiones etiam sacras, et pontificia verba Romanos accessisse, constat. Quamobrem certo conicio ab ea utraque gente doctis verborum origines Latinorum provenisse; et ea de causa animum adiecti ad antiquissimam Italorum sapientiam ex ipsis Latinae linguae originibus erucdam. Opus sane hactenus, quod sciam, intentatum, sed forsitan dignum quod inter Francisci Baconis desideria numeretur.

Plato enim in *Cratylō* eadem viā priscam Graecorum sapientiam assequi studuit. Quare quod Varro in *Originibus*, Iulius Scaliger, *De causis Latinae linguae*, Franciscus Sanctius in *Minerva*, ibidemque in notis Gaspar Scio-pius praestiterunt, longo a nostro distat incepto. Mi enim ex philosophia, quam ipsi docti fuerant et excolebant, linguae causas eruere et systema comprehendere satagerunt; nos vero, nullius sectae addicti, ex ipsis vocabulorum originibus quaeenam antiquorum sapientia Italorum fuerit sumus indagaturi.

Or, je ne vois que deux peuples cultivés à qui ils auraient pu faire cet emprunt, les Ioniens et les Etrusques. Sur la science ionienne, il n'est pas nécessaire que je m'étende: on sait comme a fleuri chez eux l'école philosophique italique, la plus savante et la plus prestigieuse. Que les Etrusques, d'autre part, aient été un peuple d'une très grande finesse, c'est ce qu'atteste la théorie qu'ils avaient des grandeurs de leur culte, par quoi ce peuple l'emportait sur tous les autres. En effet, la théologie civile fut cultivée là où la théologie naturelle l'était déjà, et les religions ont plus de majesté là où les opinions que l'on a de la suprême Puissance divine sont plus justes; et si nous, chrétiens, possédons les cérémonies les plus pures d'entre toutes, c'est que les croyances que nous avons de Dieu sont de toutes également les plus saintes. Mais l'architecture étrusque, elle aussi, la plus simple de toutes, nous donne un argument de poids pour conclure à leur antériorité sur les Grecs en matière de géométrie. Or, qu'une bonne et grande partie de la langue latine provienne des Ioniens, c'est ce qu'atteste l'étymologie. Il est établi d'autre part que c'est aux Etrusques que les Romains ont emprunté leurs pratiques religieuses, et avec elles les locutions sacrées et les formules des pontifes. C'est pourquoi je tiens pour certain que les origines savantes des mots latins remontent à ces deux peuples; et partant, je me suis appliqué à extraire la plus ancienne philosophie italique des origines de la langue latine elle-même. Tâche à laquelle, pour autant que je sache, nul jusqu'ici ne s'est attaqué, mais qui peut-être mériterait de figurer parmi les desirs d'un François Bacon.

C'est en effet par la même voie que Platon dans le *Cratylē* s'est attaché à comprendre l'ancienne philosophie des Grecs. C'est pourquoi ce qu'ont montré Varro dans ses *Origines*, Jules Scaliger dans son *De causis Latinae linguae*, François Sanchez dans sa *Minerva* et Gaspard Schoppe dans ses remarques sur cette dernière oeuvre, est très loin de notre projet. Car c'est à partir de la philosophie dans laquelle ils avaient été formés et qu'ils cultivaient eux-mêmes, que ces auteurs s'échinèrent à chercher les causes du langage et à en saisir le système; tandis que nous, qui ne sommes d'aucune école, c'est en suivant la piste de l'origine même des termes que nous allons rechercher quelle fut la philosophie des anciens peuples italiques.

LIBER PRIMUS

SIVE

METAPHYSICUS

AD NOBILISSIMUM VIRUM

PAULLUM MATTHIAM DORIAM

PRAESTANTISSIMUM PHILOSOPHUM

SCRIPTUS

Et principio eas locutiones, quae coniecturae locum faciunt, quas prisci Italiae sapientes de primo vero ac summo Numine animoque humano opiniones habent, hoc primo libro exequi eumque tibi, vir amplissime, Paulle Mattia Doria, inscribere, seu potius in hoc libro de metaphysicis rebus, te auspice, disserere certum fuit: qui, ut summum genere et doctrina philosophum deceat, praeter cetera philosophica, his celissimis studiis delectaris; et ea ipsa per summam magnanimitatem et sapientiam excolis. Magni enim animi illud est, quod praecleara aliorum sublimium philosophorum mediata admiraris quidem et laudas; sed et maiora de te confidis et praestas. Nec minoris sapientiae illud, quod unus recentiorum omnium, primum verum in humanos usus deduxisti, et altera via in mechanica, altera in civilem doctrinam derivasti, et principem omni mala regni arte, qua suum Cornelius Tacitus et Nicolaus Machiavellus imbuerunt, integrum formas: quo nihil ad Christianam legem conformius, nihil ad rerum publicarum felicitatem exoptatius. Sed isthaec communia tua sunt erga quemvis merita, ad quem vel sola tui amplissimi ac praeclarissimi nominis fama pervenerit. His autem tua erga me illa propria accedunt, quod me et mea pro tua singulari humanitate benignissime excipias, tuque potissimum me ad huiusmodi studia excitaveris. Cum enim anno superiore, super coena, apud te domi dissertationem habuissem, in qua ex his ipsis Latinae linguae originibus naturam collocabam in motu, quo per vinum cunei quaeque in sui motus centra compellerentur, et vi conversa a centro circum circa expellerentur ad ambium, et res omnes per systolem et diastolem quandam gigni, vivere et interire, tu et eximi

LIVRE PREMIER

OU

MÉTAPHYSIQUE

DÉDIÉ AU TRÈS NOBLE

PAOLO MATTIA DORIA

TRÈS ILLUSTRE PHILOSOPHE

Et pour commencer j'expose dans ce premier livre les expressions qui permettent de conjecturer quelles opinions les anciens philosophes italiens se faisaient de la vérité première et de la suprême Puissance divine, ainsi que de l'esprit humain; et ce livre, j'ai résolu de te le dédier, à toi, Paolo Mattia Doria, homme sublime, ou plutôt d'y traiter sous tes auspices des questions de métaphysique — toi qui, comme il sied à un philosophe éminent tant par la nature que par le savoir, te complais, au-delà des autres domaines de la philosophie, sur de tels sommets et cultives ces questions elles-mêmes avec la plus grande élévation d'esprit et le savoir le plus haut. C'est en effet la marque d'un grand esprit que, tout en admirant et en louant, comme tu fais, les belles pensées d'autres philosophes sublimes, d'en attendre pourtant de plus grandes encore de toi-même, et de les fournir. Et c'est le fait d'une non moins grande philosophie que d'avoir, seul parmi tous les modernes, fait pénétrer la vérité première dans le domaine des pratiques humaines et d'avoir employé deux méthodes différentes pour l'orienter soit vers la théorie mécanique, soit vers la théorie civile. Enfin tu preserves la figure du Prince de toutes les mauvaises formes de gouvernement que Tacite et Machiavel ont concentrées dans leur: rien ne pouvait être plus conforme à la loi chrétienne, ni plus souhaitable pour le bonheur de l'Etat. Mais ce sont là tes mérites publics, connus de qui-conque aura été atteint par ta renommée, fût-ce simplement celle d'un homme très éminent et très illustre. A ces mérites-là s'ajoutent les bontés qui m'attirent personnellement et que tu as manifestées envers moi et mes projets dans ta bienveillance sans pareille, toi qui m'as poussé de toute la force à des études de ce genre. En effet l'année dernière, au cours d'un repas chez toi, j'avais tenu un discours dans lequel, à partir des origines mêmes de la langue latine, je situais la nature dans le mouvement par lequel toutes choses sont poussées, comme par la force d'un coin, au centre de leur mouvement, et, par une force inverse, sont chassées du centre de tous côtés vers le pourtour, en sorte que toutes choses, disais-je, naissent, durent et périssent par une espèce de systole et de diastole. C'est alors que toi-même, et d'autres citoyens de notre ville

huius civitatis doctrina viri, Augustinus Arianus, Hyacinthus de Christo-
phoro et Nicolaus Galizia, me monuistis, ut eam rem a capite aggrederer,
ut rite et ordine constabillita videretur. Itaque idem insistens originum
Latinarum iter, haec metaphysica sum mediaturs, quae his nominibus tibi
inscribo: nam ex posterioribus curis aliquam praeclarissimis iis tribus
viris dabo, in grati animi et singularis observantiae testimonium.

éminents par leur savoir, Agostino Ariani, Giacinto de Cristoforo et Nicola
Galizia, vous m'avez engagé à reprendre la question à la source, pour qu'elle
apparaisse établie en bonne et due forme. C'est pourquoi, suivant toujours le
chemin des origines latines, j'ai médité ces questions métaphysiques, que je te
dédie particulièrement: quant aux trois autres hommes illustres, je leur offrirai
à chacun l'une de mes études suivantes, en témoignage de ma gratitude et de
ma particulière considération.

CAPUT I

I

DE VERO ET FACTO

Latinis « verum » et « factum » idem — Quid « intelligere » — Quid « cogitare » — Quid « ratio » — Homo « rationis particeps » dictus — Verum est ipsum factum — Cur in Deo primum verum — Cur id infinitum — Cur exactissimum — Quid scire sit — Hominis cogitatio, intelligentia Dei propria — Verum divinum imago rerum solida, humanum plana — Scientia est cognitio modi quo res fiat — Cur antiquis Italise philosophis verum idem ac factum — In nostra religione distinguenda res est — Cur Sapientia divina « Verbum » appellatum.

Latinis « verum » et « factum » reciprocantur, seu, ut Scholarum vulgus loquitur, convertuntur; atque iisdem idem est « intelligere », ac « perfecte legere », et « aperte cognoscere ». « Cogitare » autem dicebatur, quod nos vernacula lingua dicimus *pensare* et *andar raccogliendo*. « Ratio » autem iisdem significabat et arithmeticae elementorum collectionem, et dotem hominis propriam, quā brutis animalibus differt et praestat: hominem autem vulgo describebant animantem « rationis participem », non componentem usquequaque. Altriusculus, *fuit*, verba idearum, *ita*, ideae symbola et notae sunt rerum: quare *quemadmodum legere eius est, qui colligit elementa scribendi*, ex quibus verba componuntur; *ita intelligere sit colligere omnia elementa rei*, ex quibus perfectissima exprimitur idea.

Hinc conicere datur, antiquos Italise sapientes in hac de vero placita concessisse: verum esse ipsum factum; ac proinde in Deo esse primum verum, quia Deus primus Factor; infinitum, qui omnium Factor; exactissimum, quia cum extrema, tum intima rerum ei repraesentat elementa, nam continet. Scire autem sit rerum elementa componere: unde mentis humanae cogitatio, divinae autem intelligentia sit propria; quod Deus omnia elementa rerum legit, cum extrema, tum intima, quia continet et disponit; mens autem humana, quia terminata est, et extra res ceteras omnes, quae

CHAPITRE I

I

DU VRAI ET DU FAIT

En latin "verum" et "factum" sont même chose — Ce qu'est "intelligere" — Ce qu'est "cogitare" — Ce qu'est "ratio" — L'homme est dit "rationis particeps" — Le vrai est le fait même — Pourquoi c'est en Dieu qu'est la vérité première — Pourquoi elle est infinie — Pourquoi elle est très exacte — Ce qu'est savoir — La cogitatio est propre à l'homme, l'intelligence à Dieu — La vérité divine est l'image solide des choses, celle des hommes en est l'image plane — Le savoir est la connaissance de la façon dont une chose se fait — Pourquoi chez les anciens philosophes italiens le vrai est la même chose que le fait — Dans notre religion il faut les distinguer — Pourquoi la Sagesse divine est appelée "Verbum".

Pour les Latins "verum" et "factum" sont réciproques, ou, comme on dit communément dans les Ecoles, convertibles; et il en va de même pour eux de "intelligere", "perfecte legere" et "aperte cognoscere". Mais par "cogitare" ils entendaient ce qu'en italien nous appelons "pensare" et "andar raccogliendo". Quant à "ratio", le mot désignait pour eux à la fois un assemblage d'éléments arithmétiques et l'apanage de l'homme, par quoi il se distingue des brutes et l'empporte sur elles: ils définissent communément l'homme comme "rationis particeps", ce qui ne signifie pas qu'il en soit le maître. D'autre part, comme les mots le sont des idées, les idées elles-mêmes sont des symboles et des marques des choses: c'est pourquoi, de même que lire est le fait de qui rassemble les éléments d'écriture dont sont composés les mots, de même comprendre consisterait à rassembler tous les éléments d'une chose, pour en exprimer l'idée complète.

D'où il est permis d'avancer que les anciens philosophes italiens se sont accordés à propos du vrai sur les maximes suivantes: que le vrai est le fait même, et par conséquent que c'est en Dieu qu'est la vérité première, parce que Dieu est le premier Facteur; qu'elle est infinie, parce que Dieu est le Facteur de toutes choses; qu'elle est très exacte, parce qu'elle lui représente les éléments, tant externes qu'internes, des choses, car Dieu les contient. Or, savoir serait composer les éléments des choses: d'où la pensée serait le propre de l'esprit humain, là où l'intelligence serait celui de l'esprit divin. C'est que Dieu recueille tous les éléments des choses, tant internes qu'externes, parce qu'il les contient et les dispose, tandis que l'esprit humain étant fini et rassem-

ipsa non sunt, rerum duntaxat extrema coactum est, nunquam omnia colligat, ita ut de rebus cogitare quidem possit, intelligere autem non possit; quare particeps sit rationis, non compos.

Quae ipsa ut similitudine illustrem. Verum divinum est imago rerum solida, tanquam plasma; humanum monogramma, seu imago plana, tanquam pictura; et quemadmodum verum divinum est quod Deus, dum cognoscit, disponit ac gignit, ita verum humanum sit, quod homo, dum novit, componit item ac facit; et eo pacto scientia sit cognitio generis, seu modi, quo res fiat, et quae, dum mens cognoscit modum, quia elementa componit, rem faciat; solidam Deus quia comprehendit omnia, planam homo quia comprehendit extrema.

Quae sic dissertata, quo facilius cum nostra religione componantur sciendum est antiquos Italiae philosophos putasse verum et factum converti: quia mundum aeternum putarunt, ac proinde Deum ethnici philosophi coherunt, qui semper a d e x t r a, quod nostra theologia negat, sit operatus. Quare in nostra religione, quae profitemur mundum ex nihilo creatum in tempore, res haec opus habet distinctione, quod verum creatum convertatur cum facto, verum increatum cum genito. Quemadmodum Sacrae paginae elegantia vere divina, Dei Sapientiam, quae in se omnium rerum ideas continet, et idearum omnium proinde elementa, « V e r b u m » appellarunt; quod in eo idem sit verum, ac comprehensio elementorum omnium, quae hanc rerum universitatem componit, et innumeros mundos posset, si vellet, condere; et ex iis in sua divina omnipotentia cognitio exactissimum reale verbum existit, quod, cum ab aeterno cognoscatur a Patre, ab aeterno item ab eodem genitum est.

II

DE ORIGINE ET VERITATE SCIENTIARUM

Cur theologia revelata omnium certissima scientia — Scientia humana est quaedam naturae anatoe — Objecta scientiarum in Deo alia ac in homine — Deus ens, creata entis — Vere unum id quod multiplicari non potest — Infinitum supra corpus est, et loco non continetur — Quae in homine ratiocinia, in Deo sunt opera — In homine

blant seulement les extrémités des choses — pour ne rien dire de toutes celles qui par elles-mêmes n'ont pas l'être — ne relie jamais tout, de sorte que, s'il est bien capable de rassembler quelques pensées des choses, il ne l'est pourtant pas d'en avoir l'intelligence. C'est en quoi il aurait part à la raison, mais sans en être le maître.

Pour illustrer ces points par une comparaison, je dirais que le vrai divin est une image solide des choses, comme un modelage; tandis que le vrai humain est un monogramme et une image plane, comme une peinture; et de même que le vrai divin est ce que Dieu, pendant qu'il le connaît, dispose et engendre, de même le vrai humain serait ce que l'homme, dans sa connaissance, rassemble et produit; et de cette manière la science serait la connaissance de la genèse d'une chose, autrement dit de la façon dont elle est faite, et elle serait ce par quoi l'esprit, en connaissant cette façon puisqu'il compose les éléments, produirait la chose; Dieu la produit solide, puisqu'il comprend tout, et l'homme plane, puisqu'il n'en comprend que les extrémités.

Pour composer plus facilement avec notre religion une telle conception des choses, il faut savoir que les anciens philosophes italiens ont pensé que le vrai et le fait sont convertibles: car ils ont pensé le monde comme éternel, et par conséquent ces philosophes païens ont honoré un dieu qui a toujours oeuvré *ad extra*, ce que n'admet pas notre théologie. C'est pourquoi dans notre religion, où nous professons que le monde a été créé dans le temps *ex nihilo*, il nous faut introduire ici une distinction, de façon que la vérité créée soit convertible avec le fait, la vérité incréée avec l'engendré. Aussi la Sainte Ecriture, avec une beauté de style vraiment divine, appelle-t-elle "Verbe" la Sagesse Divine, qui contient en soi les idées de toutes les choses, et par conséquent les éléments de toutes les idées. C'est qu'en Dieu la vérité et la compréhension de tous les éléments — compréhension qui compose cette totalité des choses, notre univers, et qui, si elle le voulait, pourrait fonder d'innombrables mondes — ne font qu'un: et de ces éléments que connaît la Toute-Puissance divine le verbe le plus exactement réel tire son existence, puisque, étant connu de toute éternité par le Père, il est aussi engendré par lui de toute éternité.

II

DE L'ORIGINE ET DE LA VÉRITÉ DES SCIENCES

Pourquoi la théologie révélée est la science la plus certaine de toutes — La science humaine est une sorte de dissection de la nature — Les objets des sciences sont autres en Dieu et en l'homme — Dieu est l'être, les créatures participent de l'être — Est vraiment un ce qui ne peut pas être multiplié — L'infini est au-dessus du corps et n'est pas contenu en un lieu — Ce qui chez l'homme est le produit du raisonnement est en Dieu une oeuvre — En l'homme le

arbitrium, in Deo voluntas ineluctabilis — Latinis idem « diviser » et « minuer » —
 Via resolutiva — per syllogismos vana — per numeros divinatoria — per ignem et
 menstrua tentabunda — Abstractio mentis humanae vicio nata — Abstractio scientiae
 humanae mater — Homo sibi confingit mundum quemdam formarum et numerorum —
 Mathesis scientia operatrix — Deus res ex vero definit — Homo definit nomina —
 « Quaestio definitionis » et « nominis » Latinis idem — Idem scientiae humanae ac
 chemicae evenit — Scientiae humano generi utilissima, quae certissimae — Ea scientia
 divina similis evadit, in qua verum et factum convertuntur — Veri criterium est id
 ipsum fecisse — Cur scientiae minus certae, quae magis in materia immerguntur —
 Meditata physica ea probantur, quorum simile, quod operemur — Verum humanum
 quando cum bono convertitur.

Ex quibus antiquorum Italiae sapientum de vero placitis, et hac, quae
 in nostra religione adhibetur, *g e n i t i* et *f a c t i* distinctione, principio
 habemus, quod cum in uno Deo exacte verum sit, omnino verum proficisci
 debemus, quod nobis est a Deo revelatum; nec quaerere genus, quo modo
 verum sit, quod id omnino comprehendere nequeamus. Indidem originem
 scientiarum humanarum repetere, ac denique normam ad dignoscendum
 quae verae sint, habere possumus. Deus scit omnia, quia in se continet
 elementa, ex quibus omnia componit; homo autem studet, dividendo, ea
 scire. Itaque scientia humana naturae operum *anatomie* quaedam videtur.

Etenim, illustris exempli causa, hominem in corpus et animum, et
 animum in intellectum ac voluntatem dissecuit; et a corpore excerpit,
 seu, ut dicunt, abstraxit figuram, motum, et ab his, uti ab omnibus aliis
 rebus, extulit ens et unum. Et metaphysica ens, arithmetica unum, eiusque
 multiplicationem, geometria figuram eiusque commensur, mechanica mo-
 tum ab ambitu, physica motum a centro, medicina corpus, logica rationem,
 morales voluntatem contemplatur.

Sed de hac rerum anatomico idem ac de quotidiana humani corporis
 factum est, in qua actiores physici non parum de situ, structura et usu
 partium ambigunt, ne non per mortem liquoribus concretis, cessante motu
 et sectione ipsa, et situs et structura viventis corporis perierint, quamobrem
 earundem usus explorari non possit.

Nam hoc ens, haec unitas, haec figura, motus, corpus, intellectus,
 voluntas, alia in Deo, in quo sunt unum, alia in homine, in quo divisa: in

libre arbitre, en Dieu la volonté inéluctable — Pour les Latins "divisere" et "minuere" sont
 même chose — La méthode analytique est vaine par les syllogismes, divinatorie par les nom-
 bres, tâtonnante par le feu et les liquides — L'abstraction est née du défaut de l'esprit
 humain — L'abstraction est mère de la science humaine — L'homme se façonne un monde
 de formes et de nombres — La mathématique est une science opératoire — Dieu définit des
 choses à partir du vrai — L'homme définit des noms — « Quaestio definitionis » et « quaestio
 nominis » sont même chose pour les Latins — La science humaine a le même sort que la chi-
 mie — Les sciences les plus utiles au genre humain sont celles qui sont les plus certaines —
 Se rapproche de la science divine celle dans laquelle le vrai et le fait sont convertibles — Le
 critère du vrai est d'avoir fait le vrai lui-même — Pourquoi les sciences sont d'autant moins
 certaines qu'elles sont davantage enfoncées dans la matière — Parmi les théories physiques,
 sont prouvées celles auxquelles nos opérations sont semblables — Le vrai humain est parfois
 convertible avec le bien.

Partant des maximes des anciens philosophes italiques sur le vrai et de
 la distinction reçue dans notre religion entre l'*engendré* et le *fait*, nous posons
 en principe que, puisque c'est en Dieu seul que le vrai se rencontre avec exac-
 titude, nous devons professer comme absolument vrai ce qui nous a été révélé
 par Dieu et non pas en chercher le genre, non pas chercher sur quel mode cela
 est vrai, puisque c'est là ce que de toute façon nous ne saurions comprendre.
 C'est en partant du même principe que nous pourrions rechercher l'origine des
 humaines sciences et trouver même à la fin la règle pour distinguer lesquelles
 sont vraies. Dieu sait toutes choses, puisqu'il contient en lui les éléments dont
 il compose toutes choses, l'homme, lui, s'efforce, par division, de les savoir.
 C'est pourquoi la science humaine semble une sorte de dissection des oeuvres
 de la nature.

Ainsi, pour prendre un exemple fameux, elle a l'habitude de disséquer
 l'homme en un corps et un esprit, et l'esprit en un entendement et une
 volonté; et du corps elle a extrait ou, comme on dit, abstrait la figure, le mou-
 vement, et de ceux-ci, comme de toutes les autres choses, elle a tiré l'être et
 l'un. Dès lors la métaphysique traite de l'être, l'arithmétique de l'un et de sa
 multiplication, la géométrie de la figure et de ses proportions, la mécanique du
 mouvement centripète, la physique du mouvement centrifuge, la médecine du
 corps, la logique de la raison et la morale de la volonté.

Mais il en va de cette dissection des choses comme de la dissection
 banale du corps humain, où les meilleurs naturalistes ne sont pas peu per-
 plexés sur la place, la structure et l'usage des différentes parties. Car ils crai-
 gnent que par les effets de la mort (coagulation des liquides, arrêt du mouve-
 ment) et par le découpage lui-même, tant l'emplacement que la structure de
 l'organe vivant n'aient été détruits, en sorte qu'il ne soit plus possible d'en
 explorer l'usage.

Car cet être, cette unité, cette figure, ce mouvement, ce corps, cet
 entendement, cette volonté sont autres en Dieu, où ils sont un, qu'en

Deo vivunt, in homine pereunt. Cum enim Deus «eminenter», ut theologi Christiani loquuntur, sit omnia, et cum perennis entium generatio corruptione eum nihil demitteret, quia eum nihil augent, nec minuunt; entia finita et creata sunt disposita entis infiniti ac aeterni; ita ut Deus unus sit vere ens, cetera entis sint potius. Quare Plato, cum absolute «ens» dicit, summum Numen intelligit. Sed quid Platone opus teste, cum Deus ipse nobis se ipsum definiat: «Qui sum», «Qui est», tanquam singula quaeque prae eo non sint? Et nostri ascetae, sive metaphysici Christiani, ita praedicant: nos prae Deo, quantumlibet maximos, et quavis de causa maximos, nihil esse. Et, cum Deus unice unus sit, quia est infinitus (infinitum enim multiplicari non potest), creata unitas prae eo perit: et ob id ipsum prae eo perit corpus; quia immensum dimensionem non patitur: perit motus, qui loco definitur, quia perit corpus; nam corpore locus completur: ratio haec humana perit, quia, cum Deus habeat intra se quae intelligit et omnia praesentia habeat, quae in nobis sunt ratiocinia, in Deo sunt opera: postremo haec nostra voluntas flexilis; at Deus, cum nullum alium sibi propositum finem habeat, quam seipsum, cumque is sit optimus, eius voluntas ineluctabilis est.

Et harum rerum vestigium, quas disseruimus, in Latinis locutionibus observamus: nam idem verbum «minuere» et diminutionem et divisionem significat; quasi quae dividimus non sint amplius quae erant composita, sed diminuta, mutata, corrupta. An id ratio sit, cur via «resolutiva», quam dicunt, sive per genera et syllogismos, quae ab Aristotelaïs celebratur, vana comperiatur; sive per numeros, quam tradit algebra, sit divinatoria; sive per ignem et menstrua, qua pergit chemica, eat tentabunda?

Per haec igitur, cum homo, naturam rerum, vestigabundus, tandem animadverteret se eam nullo assequi pacto, quia intra se elementa, ex quibus res compositae existant, non habet, atque id fieri ex sua mentis brevitate, nam extra se habet omnia; hoc suae mentis vicium in utiles veritatis usus, et abstractione, quam dicunt, duo sibi contingit; punctum, quod designari, et unum, quod multiplicari posset. Atqui utrumque fictum: punctum enim, si designes, punctum non est; unum, si multiplices, non est amplius unum.

L'homme, où ils sont divisés: en Dieu ils vivent, en l'homme ils meurent. Comme Dieu en effet est «éminemment» toutes choses, selon l'expression des théologiens chrétiens, et comme la génération et la corruption perpétuelles des étants, ne lui ajoutant ni ne lui retranchant rien, ne l'altèrent en rien, les étants finis et créés sont une certaine répartition ordonnée de l'être infini et éternel, de sorte que Dieu seul soit véritablement l'être et que toutes les autres choses participent plutôt de l'être. C'est pourquoi Platon, quand il emploie «être» absolument, entend par là la suprême Puissance divine. Mais quel besoin avons-nous du témoignage de Platon, dès lors que Dieu en personne se définit lui-même pour nous: «Qui sum», «Qui est», comme si toutes les choses singulières, comparées à lui, n'étaient pas? Et nos ascètes, comme aussi bien nous soyons, et grands par quelque cause que ce soit, nous ne sommes rien. Et parce que Dieu seul est un, étant infini (l'infini, en effet, ne peut être multiplié), l'unité créée périt devant lui, et par là-même le corps périt devant lui, car il ne supporte pas une dimension infinie; le mouvement périt, qui est défini par le lieu, parce que le corps périt (le lieu est en effet rempli par le corps); notre raison humaine périt, puisque, Dieu conservant par devers soi ce qu'il comprend et tenant toutes choses présentes, ce qui en nous est produit de la réflexion est en Dieu une oeuvre; et pour finir, cette volonté qui est la nôtre est ployante, tandis que Dieu, comme il ne se propose aucune fin que lui-même, et que c'est la meilleure, sa volonté est inéluctable.

Or nous trouvons la trace de tout ce que nous venons de dire dans les expressions latines. En effet, le même verbe «minuere» signifie à la fois diminution et division, suggérant ainsi que les choses que nous divisons ne restent plus ce qu'elles étaient dans leur composition, mais se retrouvent diminuées, changées, altérées. Est-ce la raison pour laquelle la méthode qu'on appelle résolution analytique, ou bien se révèle vaine lorsqu'elle procède par genres et syllogismes, comme aiment le faire les aristotéliens, ou bien relève de la divination lorsqu'elle procède par les nombres, selon la tradition algébrique, ou bien marche à tâtons lorsqu'elle procède par le feu et les liquides, comme le fait la chimie?

Grâce à quoi l'homme, à la recherche de la nature des choses, ayant fini par s'apercevoir qu'il ne pouvait d'aucune façon l'atteindre parce qu'il n'a pas à l'intérieur de lui les éléments dont les choses sont composées, car il a l'esprit trop court pour cela, et ne les a qu'à l'extérieur de lui — grâce à quoi, dis-je, l'homme tourne à son profit cette infirmité de son esprit et, par ce qu'on appelle l'abstraction, se confectionne deux notions: le point, qui peut être désigné, et l'un, qui peut être multiplié. Or ce sont là deux fictions: le point, en effet, dès lors qu'on le désigne, cesse d'être un point; l'un, multiplié, ne

Insuper pro suo iure sumpsit ab his in infinitum usque procedere, ita ut lineas in immensum ducere, unum per innumera multiplicare sibi liceret. Atque hoc pacto mundum quemdam formatum et numerum sibi condidit, quem intra se universum complecteretur: et produciendo, vel decurrando, vel componendo lineas, addendo, minuendo, vel computando numeros infinita opera efficit, quia intra se infinita vera cognoscit.

Neque enim in solis problematicis, sed in theorematibus ipsis, quae vulgo sola contemplatione contenta esse putantur, operatione opus est. Etenim, dum mens colligit eius veri elementa, quod contemplatur, fieri non potest quin faciat vera, quae cognoscit. Porro, quia physicus non potest res ex vero definire, hoc est rebus suam cuique naturam addicere, et ex vero facere; id enim fas Dei est, nefas homini; nomina ipsa definit, et ad Dei instar ex nulla re substrata, tamquam ex nihilo res veluti creat, punctum, lineam, superficiem: ut « puncti » nomine intelligat quid, quod partes non habeat; appellatione « lineae », puncti excursus, sive longitudinem, latitudinis ac profunditatis expertem; acceptione « superficiei » duarum diversarum linearum in unum punctum coitionem, sive latitudinem cum longitudine, praecisa profunditate. Atque hoc pacto, quando ei negatum est elementa rerum tenere, ex quibus res ipsae certo existant, elementa verborum sibi confingit, ex quibus ideae sine ulla controversia excidentur. Et id quoque sapientes Latinae linguae auctores satis perspexerunt, cum Romanos ita locutos esse sciamus, ut « quaestionem nominis » et « definitionis » promiscue dicerent; et tunc quaerere definitionem putarent, cum quaerebant quid, verbo prolato, in communi hominum mente excitaretur.

Ex his vides idem humanae scientiae ac chemicae evenisse: uti enim haec, dum rei omnino irritae studet, praeter propositum humano generi utilissimam operariam artem, spargiticam peperit; ita dum humana curiositas verum natura ei negatum vestigat, duas scientias humanae societati utilissimas genuit, arithmetica et geometriam, atque ex his progeniit mechanicam, omnium artium hominum generi necessariarum parentem.

reste plus l'un. En outre il s'est arrogé le droit de procéder à l'infini à partir de ces fictions, au point de se permettre de tirer des droites au-delà de toute mesure et de multiplier l'un au-delà de tout nombre. Et de cette façon il a fondé pour lui-même une sorte de monde de formes et de nombres¹, qu'il puisse contenir en lui-même dans son universalité. Et en prolongeant, en raccourcissant ou en composant des droites, en ajoutant, retranchant ou combinant des nombres, il effectue des opérations infinies, parce qu'à l'intérieur de lui il connaît les choses infinies comme vraies.

Car ce n'est pas seulement dans les problèmes, c'est aussi dans les théorèmes eux-mêmes, dont on pense pourtant communément qu'ils sont les objets de la seule contemplation, que le besoin d'une opération se fait sentir. Et en effet, lors même que l'esprit rassemble les éléments du vrai qu'il contemple, il ne peut se faire qu'il ne confectionne les vérités qu'il connaît. Qui plus est, puisque le physicien ne peut définir les choses à partir du vrai, c'est-à-dire attribuer à chaque chose sa nature, ni les faire à partir du vrai (c'est là ce qui est permis à Dieu, mais interdit à l'homme), ce sont les noms eux-mêmes qu'il définit, et, à l'instar de Dieu, sans le soutien d'aucune chose, il crée pour ainsi dire *ex nihilo* des choses telles que le point, la droite, le plan; de telle sorte que sous le nom de "point" il entend ce qui n'a pas de partie, qu'il appelle "droite" la course d'un point, autrement dit la longueur qui n'a ni largeur ni profondeur, et que par "plan" il entend la rencontre de deux droites différentes en un point, autrement dit une largeur avec une longueur, la profondeur étant exclue. Et de cette façon, puisqu'il lui est interdit de posséder les éléments des choses par lesquels celles-ci existent véritablement, il confectionne pour lui-même des éléments de langage, capables de susciter des idées qui ne donnent prise à aucune contestation. Et cela non plus n'a pas échappé aux savants créateurs de la langue latine, puisque, nous le savons, les Romains s'exprimaient de telle sorte qu'ils identifiaient la "quaestio nominis" et la "quaestio definitionis" et qu'ils pensaient chercher la définition, lorsqu'ils cherchaient ce que la profération d'un terme faisait généralement jaillir dans l'esprit des hommes.

On voit par là qu'il en est allé de la science humaine comme de la chimie: de même en effet que cette dernière, en s'appliquant à un objet extrêmement vain, engendra sans le vouloir la méthode opératoire la plus utile au genre humain, à savoir la pharmacologie, de même, en recherchant une vérité qui lui était refusée par nature, la curiosité humaine engendra les deux sciences les plus utiles à la société humaine, l'arithmétique et la géométrie, d'où elle tira par la suite la mécanique, qui à son tour est à l'origine de tous les

¹ Nous conjecturons *numerationum* au lieu de *numorum*.

Cum igitur scientia humana nata sit ex mentis nostrae vicio, nempe summa eius brevitate, qua extra res omnes est, et qua quae noscere affectat non continet, et qua non continet, vera quae stridet non operatur; eae certissimae sunt, quae originis vicium lunt, et operatione scientiae divinae similes evadunt, utpote in quibus verum et factum convertantur.

Atque ex his, quae sunt hactenus dissertata, omnino colligere licet, veri criterium ac regulam ipsum esse fecisse: ac proinde nostra clara ac distincta mentis idea, nedum ceterum verorum, sed mentis ipsius criterium esse non possit: quia, dum se mens cognoscit, non facit, et quia non facit, nescit genus seu modum, quo se cognoscit. Cumque humana scientia ab abstractione sit, iccirco scientiae minus certae, prout aliae aliis magis in materia corpulenta immerguntur: uti minus certa mechanice quam geometria et arithmetica, quia considerat motum, sed machinarum operi minus certa physice quam mechanice, quia mechanice contemplatur motum externum circumferentiarum, physice internum centrorum: minus certa moralis quam physica, quia physica considerat motus internos corporum, qui sunt a natura, quae certa est; moralis scrutatur motus animorum, qui penitissimi sunt, et ut plurimum a libidine, quae est infinita, proveniunt. Atque indidem in physica ea meditata probantur, quarum simile quid operemur: et ideo praeclarissima habentur de rebus naturalibus cogitata, et summa omnium consensione excipiuntur, si iis experimenta apponamus, quibus quid naturae simile faciamus.

Et, ut uno verbo absolvam, ita verum cum bono convertitur, si quod verum cognoscitur, suum esse a mente habeat quoque a qua cognoscitur; et ita scientia humana divinae sit imitatrix, qua Deus, dum verum cognoscit, id ab aeterno ad intra generat, in tempore ad extra facit. Et veri criterium, quemadmodum apud Deum inter creandum est suis cogitatis bonitatem communicasse: « vidit Deus, quod essent bona »; ita apud homines sit comparatum, vera quae cognoscimus, effecisse. Sed haec res quo munitiori sita sint loco, sunt a dogmaticis scepticisque vindicanda.

arts nécessaires au genre humain. Aussi, comme la science humaine est née du défaut de notre esprit, je veux dire de son extrême exiguité, qui fait qu'il est extérieur à toutes choses et ne contient pas ce qu'il cherche à connaître et que, ne le contenant pas, les vérités qu'il étudie ne sont pas son oeuvre, les sciences les plus certaines sont celles qui effacent ce défaut originel et deviennent dans leur opération semblables à la science divine, puisqu'en elles le vrai et le fait sont convertibles.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici peut être parfaitement résumé ainsi: le critère et la règle du vrai sont *l'avoir-fait* lui-même. D'où notre idée claire et distincte de l'esprit, loin de pouvoir être le critère des autres vérités, ne pourrait déjà être celui de l'esprit même; car, dans le moment où l'esprit se connaît, il ne fait pas, et parce qu'il ne fait pas, il ne sait pas l'origine de cette connaissance, ou la façon dont il se connaît. Et comme la science humaine est par abstraction, les sciences sont d'autant moins certaines qu'elles sont davantage plongées dans l'épaisseur de la matière: ainsi la mécanique est-elle moins certaine que la géométrie et l'arithmétique, parce qu'elle considère le mouvement, mais à l'aide de machines; la physique moins certaine que la mécanique, parce que la mécanique traite du mouvement externe des circonférences, la physique du mouvement interne des centres; la morale moins certaine que la physique, parce que la physique considère les mouvements internes des corps qui appartiennent à la nature, laquelle est certaine, tandis que la morale scrute les mouvements de l'esprit, qui sont très profondément enfouis et, pour la plupart, proviennent du désir, lequel est infini. Et pour la même raison, sont prouvés en physique les faits théoriques dont nous pouvons réaliser opérationnellement un simulacre: de là que les notions que nous avons des choses naturelles sont tenues pour les plus claires et recueillent l'approbation la plus large si nous y ajoutons des expériences, c'est-à-dire des sortes de fac-similés de la nature.

Et, pour tout dire en un mot, la vérité est convertible avec le bien si ce qui est connu comme vrai tient également son être de l'esprit par lequel il est connu; et ainsi la science humaine imiterait la science divine, par laquelle Dieu, connaissant le vrai, l'engendre *ad intra* de toute éternité et le produit *ad extra* dans le temps. Et le critère du vrai, de même que chez Dieu il consiste à communiquer aux objets de ses pensées le caractère du bien dans l'acte de la création — « vidit Deus, quod essent bona » —, de même chez les hommes ce serait d'avoir élaboré les vérités que nous connaissons. Mais pour que ces différents résultats soient mis à l'abri, il faut les arracher aux dogmatiques et aux sceptiques.

DE PRIMO VERO, QUOD RENATUS CARTHESIUS MEDITATUR

Metaphysica aliis scientiis subiectum asserit, cuique suum — Qui finis dogmaticos inter et scepticos — Genius fallax Carthesii idem ac somnium divinitus immisum Stoicorum — Et Mercurius adsimulatus Sosia apud Platum in *Amphytrone* — Conscientia aliud a scientia. — Quid scientia. — Quid conscientia — Cogitationis causae occultae. — Idque adeo in nostra religione — Mens humana aranei similis a nostris metaphysicis fingitur — An ex conscientia cogitandi scientia entis nascatur — Scire per scepticos quidnam esset.

Nostrae tempestatis dogmatici ante metaphysicam pro dubiis omnia vera habent, non solum quae in agenda vita posita sunt, ut moralia et mechanica; sed et physica quoque, atque adeo mathematica: nam unam metaphysicam esse docent, quae nobis indubium det verum et ab eo, tamquam a fonte, secunda vera in alias scientias derivari: quod cum nulla ceterarum demonstrarent esse quae sunt, et eorum aliud esse mentem, aliud corpus; non sunt quicquam certae de subiectis, de quibus agunt. Quare metaphysicam ceteris scientiis proprios fundos, cuique suum asserere existimant. Itaque magnus eius mediator iubet, qui eius sacris initiari velit, eum non solum persuasionibus, seu, ut loquuntur, praedictiis, quae per sensus, fallaces nuncios, usque ab infantia conceperunt, sed etiam omnibus veris, quae per reliquas scientias didicerant, castum adire; et, quoniam oblivisci nostrum non est, mente si minus tamquam tabula pura, saltem uti libro involuto, quem postea in meliori lumine evolvat, se ad audiendos metaphysicos applicet. Igitur finis, qui dogmaticos a scepticis distinet, erit primum verum, quod nos eius metaphysica reserat. Quodnam is sit, ita maximus philosophus docet.

Homo in dubium revocare potest, an sentiat, an vivat, an sit extensus, an denique omnino sit; et in eius argumentum open advocat cuiusdam geni fallaci, qui nos decipere possit, non alter ac apud Ciceronem in *Academicis* Stoicus, ut id ipsum probet, ad machinam confugit, et utitur somnio divinitus misso. Sed nullo sane pacto quis potest non esse conscius quod cogitet, et ex cogitandi conscientia colligere certo, quod sit. Quare

DE LA VÉRITÉ PREMIÈRE SELON LES "MÉDITATIONS" DE RENÉ DESCARTES

La métaphysique assigne aux autres sciences leurs matières respectives — Ce qui sépare les dogmatiques et les sceptiques — Le Malin Génie de Descartes est la même chose que chez les Stoïciens le songe envoyé par les dieux — De même, Mercure sous l'apparence de Sosie dans l'*Amphytrion* de Plaute — Conscience est autre chose que science — Ce qu'est la science — Ce qu'est la conscience — Les causes cachées de la pensée — Et particulièrement dans notre religion — Nos métaphysiciens figurent l'esprit humain à l'image d'une araignée — Est-ce de la conscience de l'objet de pensée que naît la science de l'être? — Que pourrait bien être "savoir" pour les sceptiques?

Les dogmatiques de notre époque tiennent pour douteuses toutes les vérités antérieures à la métaphysique, non seulement celles qui ont cours dans la vie pratique, telles que les vérités morales et mécaniques, mais également les vérités physiques et jusqu'aux vérités mathématiques. Car, enseignent-ils, il n'y a que la métaphysique qui nous donne la vérité indubitable dont dérivent, comme d'une source, les vérités secondes dans le reste des sciences; c'est qu'aucune des sciences autres que la métaphysique ne pouvant démontrer l'être des choses, ni que, parmi celles-ci, autre est l'esprit, autre est le corps, elles n'ont aucune certitude des matières dont elles traitent. C'est pourquoi ils estiment que la métaphysique assigne aux autres sciences leurs fondements propres, à chacune le sien. Aussi le grand esprit qui médita cette métaphysique enjoint-il à qui voudrait être initié à ses mystères de ne s'en approcher que purifié non seulement des opinions ou, comme ils disent, des préjugés absorbés depuis la prime enfance par le canal des sens, ces messagers trompeurs, mais encore de toutes les vérités empruntées aux autres sciences; et puisque l'oubli n'est pas de notre nature, ce novice devra s'appliquer à écouter les métaphysiciens d'un esprit qui, s'il ne peut être comparé à une tablette vierge, le peut être du moins à un rouleau serré qu'il déroulera par la suite sous une meilleure lumière. Par conséquent, la frontière qui sépare les dogmatiques des sceptiques sera cette première vérité que cette métaphysique nous dévoile. Ce que peut bien être cette frontière, le *philosophus maximus* nous l'enseigne comme suit.

L'homme peut révoquer en doute qu'il sente, qu'il vive, qu'il soit étendu et, pour finir, qu'il soit tout court, et, pour le prouver, il appelle à son aide un certain Malin Génie capable de nous tromper — tout comme, dans les *Académiques* de Cicéron, le stoïcien, pour prouver la même chose, a recours à un artifice, en se servant d'un songe envoyé par les dieux. Mais nul ne peut d'aucune façon manquer d'être conscient qu'il pense ni manquer de tirer avec

primum verum aperit id esse Renatus: «Cogito: ergo sum». Et vero Plautius Sosia non alter, ac a genio fallaci Carthesii, aut a somnio divinitus immisso Stoici, a Mercurio, qui ipsius imaginem sumpserat, in dubium de se ipso adductus, an sit, ad idem instar meditando huc primo vero acquiescit.

Certe edepol, quom illum contemlo, et formam cognosco meam, quemadmodum ego saepe in speculum inspexi, nimis similis est mei. Itidem habet petasum ac vestitum: tam consimile'si atque ego: sura, pes, statura, tonsus, oculi, nasum, dens, labra, malae, mentum, barba, collum: totus, quid verbis opus sit? Si tergum cicatricosum, nihil hoc simili est similius. Sed quom cogito, e quidem certo sum ac semper fui.

Sed scepticus non dubitat se cogitare; quin proficitur ita certum esse, quod sibi videre videatur, et tam obfirmate, ut id vel cavillis calum nisque propugnet: nec dubitat se esse; quin curat sibi bene esse per assensus suspensionem; ne praeterquam quas ipsae res habent molestias, addat illas opinionis. Sed certitudinem, quod cogitet, conscientiam content esse, non scientiam, et vulgarem cognitionem, quae in indoctum quem vis cadat, ut Sosiam; non rarum verum et exquisitum, quod tanta maximi philosophi meditatione egeat ut inveniatur. Scire enim est tenere genus seu formam, quo res fiat: conscientia autem est eorum, quorum genus seu formam demonstrare non possumus: ita ut passim in vita agenda de rebus, quarum nullum nobis edere signum vel argumentum datur, conscientiam testem demus. At, quamquam conscius sit scepticus se cogitare, ignorat tamen cogitationis causas, sive quo pacto cogitatio fiat; idque adeo nunc se ignorare proficeretur, cum in nostra religione animum humanum omni corpulentia purum quid esse profiteatur.

Unde senes illi illaeque spinae, in quas offendunt, et quibus mutuo compunguntur subtilissimi nostrae tempestatis metaphysici, dum quaerunt quomodo mens humana in corpus, corpus in mentem agat, cum tangere et tangi non possint nisi corporibus corpora. A quibus difficultatibus adacti

certitude d'une telle conscience du fait de penser la conclusion qu'il est. Et voilà pourquoi notre René nous ouvre en ces termes la vérité première: «Cogito, ergo sum»/Et de fait le Sosie de Plaute est conduit par Mercure, qui a pris son apparence, à douter de son propre être, tout comme il l'eût été par le Malin Génie cartésien ou par le songe-divin du stoïcien, et par une méditation tout-à-fait semblable il acquiesce à cette première vérité:

«Certes, par Pollux, quand je le contemple, je reconnais ma

tout comme je me suis souvent regardé dans le miroir, en tous figure,

Même chapeau, même habillement: en tout absolument sem- points il est semblable à moi.

mollet, pied, taille, coupe de cheveux, yeux, nez, dents, lèvres, blable à moi:

joues, menton, barbe, gorge: tout, dis-je: à quoi bon d'autres mots? S'il a le dos couvert de cicatrices, il n'est rien au monde qui ne

soit plus semblable à moi. Mais quand je pense, je suis à coup sûr celui que j'ai toujours été »

(*Amphytrion*, v. 441-447)

Mais le sceptique ne doute pas qu'il pense; bien plus, il proclame, et avec quelle obstination, que ce qu'il lui semble voir est à ce point certain qu'il le défend, au besoin, à coups de sophismes et de subtilités: aussi ne doute-t-il pas d'être. Il se soucie même de son bien-être en suspendant son assentiment, pour éviter d'ajouter aux désagréments de la réalité ceux de l'opinion. Mais la certitude qu'il pense est, soutient-il, le fait de la conscience, non de la science, et c'est une connaissance vulgaire qui convient à n'importe quel ignorant, comme Sosie; non pas une vérité rare et exquise, dont la découverte demanderait la très-grande méditation du *philosophus maximus*. Savoir en effet, c'est posséder le genre, autrement dit la forme, par quoi une chose advient, tandis qu'il y a une conscience des choses dont nous ne pouvons démontrer le genre ou la forme: au point que partout dans la vie pratique il faut que nous fassions témoigner la conscience pour toutes les choses dont il ne nous est possible de produire ni le signe ni la preuve. Or, quoique le sceptique soit conscient qu'il pense, il ignore cependant les causes de la pensée, autrement dit la façon dont elle se fait — ignorance qu'il avouerait d'autant plus de nos jours, puisque nous professons dans notre religion que l'âme humaine est quelque chose qui est pur de toute corporéité.

D'où les ronces, d'où les épines dans lesquelles se précipitent les plus subtils métaphysiciens de notre époque et dont ils se déchirent mutuellement, quand ils cherchent comment l'esprit humain agit sur le corps et le corps sur l'esprit, alors que toucher et être touché ne s'entend qu'entre des corps.

ad oculam Dei legem tanquam ad machinam confugiunt, quod nervi mentem excitant, cum ab obiectis externis moventur; et mens intendat nervos, quando ei agere collibitum sit. Itaque fingunt mentem humanam tanquam araneum, ita in conarto, ut ille in suae telae centro quiescere; et ubi quodvis telae filum alicunde motum sit, araneus id sentiat: cum autem araneus, immota tela, tempestatem praesentiscit, omnia suae telae fila commoveat. Atque haec occulta lex ab iis memoratur, quia ignoratur genus, quo cogitatio fiat, ac proinde se obfirmabit scepticus cogitandi scientiam non habere.

Sed dogmaticus replicaverit scepticum ex conscientia cogitandi scientiam entis acquirere; cum ex conscientia cogitandi inconcussa certitudo entis nascatur. Nec quis certus omnino esse potest quod sit, nisi esse suum ex re conficiat, de qua dubitare non possit. Itaque scepticus non est certus se esse, quia id a re omnino indubia non colligit. Verum ad haec scepticus negabit ex conscientia cogitandi scientiam entis acquiri. Nam scire is contendit esse nosse causas, ex quibus res nascatur: at ego, qui cogito, mens sum et corpus: et, si cogitatio esset causa quod sim, cogitatio esset causa corporis. Atqui sunt corpora, quae non cogitant. Quin, quia corpore et mente consto, ea propter cogito; ita ut corpus et mens unita sint cogitationis causa: nam, si ego solum corpus essem, non cogitarem; sin sola mens, intelligerem. Enimvero cogitare non est causa quod sim mens, sed signum; atqui technimerum causa non est; technimerorum enim certitudinem cordatus scepticus non negaverit, causarum vero negaverit.

IV

ADVERSUS SCEPTICOS

Omnium comprehensio causarum est Deus — Scientia divina humanae regula.

Nec ulla sane alia patet via, qua scepsis re ipsa convelli possit, nisi ut veri criterium sit id ipsum fecisse. Il enim celebrant illud, res sibi videri; quid autem re ipsa sint, ignorare: effecta fateantur, ac proinde ea suas

Talonnés par ces difficultés, ils se réfugient, comme par artifice, derrière une loi que Dieu aurait établie secrètement, suivant laquelle les nerfs exciteraient l'esprit lorsqu'ils sont mus par des objets extérieurs, et l'esprit banderait les nerfs quand il aurait fantaisie d'agir. C'est pourquoi ils forment cette fiction d'un esprit humain qui reposerait dans la glande pinéale, comme l'araignée au centre de sa toile. Que le moindre fil soit touché quelque part, l'araignée au sent; et si sa toile est immobile, mais qu'elle pressent un danger, la voici déplaçant tous les fils à la fois. Et s'ils mentionnent cette loi occulte, c'est parce qu'ils ignorent de quelle façon la pensée se fait, et c'est pourquoi le sceptique s'obstine à dire qu'il n'a pas de savoir du cogito.

Mais le dogmatique répliquera que le sceptique tient de la conscience du cogito un savoir de l'être, puisque de la conscience du cogito naît la certitude inébranlable de l'être. Et nul ne peut être absolument certain qu'il est, à moins qu'il ne constitue son être de quelque chose dont il ne puisse douter. C'est pourquoi le sceptique n'est pas certain d'être, parce qu'il ne le tire pas de quelque chose d'absolument indubitable. Mais à cela le sceptique répondra en niant tenir de la conscience du cogito le savoir de son être. Car il maintient que savoir, c'est connaître les causes dont quelque chose provient; or moi qui pense, je suis esprit et corps, et si la pensée était cause que je sois, la pensée serait cause du corps. Mais il y a des corps qui ne pensent pas. Mieux encore, c'est parce que je suis constitué d'un corps et d'un esprit que je pense; en sorte que corps et esprit sont, dans leur union, causes de la pensée; si en effet j'étais seulement corps, je ne penserais pas; si au contraire j'étais seulement esprit, je le saurais. Que je sois esprit, en effet, la pensée n'en est pas la cause, c'en est le signe; or un témoignage n'est pas une cause; c'est pourquoi le sceptique qui, dans sa sagacité, aura nié la certitude des causes, n'ira pas nier celle des témoignages.

IV

CONTRE LES SCEPTIQUES

Ce qui comprend toutes les causes est Dieu — La science divine est la règle de l'humaine.

Il n'y a à la vérité aucun moyen d'extirper effectivement le scepticisme, si ce n'est que le critère du vrai soit d'avoir fait le vrai lui-même. Ils affirment en effet que les choses leur apparaissent, mais qu'ils ignorent ce qu'elles sont en réalité. Ils avouent les effets, et par conséquent admettent qu'ils ont leurs

habere causas concedunt; sed causas se scire negant, quia ignorant genera seu formas, quibus quaeque res fiant. Haec ab iis accepta contra ipsos sic regeas.

Haec causarum comprehensio, qua continentur omnia genera, seu omnes formae, quibus omnia effecta data sunt, quorum simulacra sceptici suis mentibus oblici, et quid reipsa sint ignorare profrentur; est primum verum, quia comprehendit omnes, in quibus etiam ultimae continentur; et, quia omnes comprehendit, est infinitum, nullam enim excludit; et, quia omnes comprehendit, prius corpore est, cuius sua causa est, ac proinde spiritale quid est. Quod est Deus, et quidem Deus, quem Christiani profitentur: ad cuius veri normam vera humana metiri debemus; nempe ea vera esse, humana, quorum nosmet nobis elementa fingamus, intra nos contineamus, in infinitum per postulata producimus; et, cum ea componimus, vera, quae componendo cognoscimus, faciamus; et ob haec omnia genus seu formam, qua facimus, teneamus.

causes, mais ils disent ne pas connaître ces causes, ignorants qu'ils sont des genres, en d'autres termes des formes, par quoi toutes choses se font. Arguments qu'on pourrait leur retourner de la façon suivante.

Ce qui comprend toutes les causes, et en qui sont contenus tous les genres, autrement dit toutes les formes, sous lesquelles les choses sont données en tant qu'effectuées — ces choses dont les sceptiques professent que les apparences sont des objets pour leur esprit, tandis qu'ils ignorent ce qu'elles sont en réalité —, c'est la vérité première parce qu'elle comprend toutes les causes, dans lesquelles même les formes ultimes sont contenues; et parce qu'elle comprend toutes les causes, elle est infinie, n'excluant rien; et parce qu'elle comprend toutes les causes, elle est antérieure au corps dont elle est la cause et par conséquence elle est quelque chose de spirituel. C'est là ce qu'est Dieu, j'entends le Dieu que nous, chrétiens, professons: c'est à la norme de sa vérité que nous devons mesurer les vérités humaines. Et parmi les vérités, celles-là en effet sont humaines dont nous forgeons pour nous-mêmes les éléments, éléments que nous contenons en nous-mêmes et que nous prolongeons à l'infini par postulation; et lorsque nous les composons, les vérités que nous connaissons en les composant, nous les faisons; et à l'égard de toutes nous posons le genre, c'est-à-dire la forme, par laquelle nous faisons.

« Genus » et « forma » Latinis idem — « Species » et « individuum » et « simulacrum » significat — Genera qua ratione infinita — Forma metaphysica, forma plastae, forma physica, forma seminis — Formae physicae sunt ex metaphysicis formatae. — Formarum utilitas — Geometria per formas cur tum opere, tum opera certissima — Cur eadem per species certa opere, incerta opera — Cur artes ideales certo compotes finis — Cur coniecturales non item — Inutilitas generum Aristotelacorum — Cur scientiae quo plus genericae minus utiles — Physicae operatrici commoda — Iurisprudentes non regulis, sed exceptionibus censentur — Oratores optimi, qui haerent in causae propriis — Ex historicis utiles qui? — Imitatores boni in circumstantiis melioris spectantur — Unde scaelae idearum Platonicae — Sapientia non est de iis quae generis continentur — Ut genera sunt materia metaphysica — Egregia inter physicam et metaphysicam materiam differentia — Universalium damna: in iurisperitiis; in re medica; in vita agenda — Errores omnes ex homonymia generibus referendi — Homines naturaliter homonymiam fugiunt — An magis genera philosophos in errores, quam sensus in praevicia vulgus coniciant — « Certum » Latinis quae significet — « Verum » et « aequum » Latinis idem — Homo quia neque nihil est, neque omnia, nec nihil percipit, nec infinitum — Universalia rationem habent quandam archetyporum.

Latini, cum dicunt « genus », intelligunt formam; cum « speciem », duo sentiunt, et quod Scholae dicunt « individuum » et « simulacrum », sive « apparenza ». De generibus sectae philosophorum omnes ea sentiunt esse infinita. Igitur necesse est antiquos Italiae philosophos opinatos genera esse formas, non amplitudine, sed perfectione infinitas, et, quia infinitas, in uno Deo esse: species autem, seu res peculiare, esse simulacra ad eas formas expressa. Et quidem si verum antiquis Italiae philosophis idem quod factum; genera rerum, non universalia Scholarum sed formas fuisse necesse est.

Formas autem intelligo metaphysicas, quae a physicis ita diversae sunt, ut forma plastae a forma seminis. Plastae enim forma, dum ad eam quid formatur, manet idem, et semper formato perfectior; forma seminis, dum quotidie se explicat, demutatur ac perficitur magis; ita ut formae physicae

« Genus » et « forma » sont même chose pour les Latins — « Species » désigne aussi bien « individu » que « simulacrum » — Pourquoi les genres sont infinis — La forme métaphysique est forme modèle, la forme physique est forme séminale — Les formes physiques sont formées à partir des formes métaphysiques — L'utilité des formes — Pourquoi la géométrie, lorsqu'elle procède par les formes, est très certaine, tant dans son résultat que dans son opération — Pourquoi la même géométrie, lorsqu'elle procède par les apparences, est certaine dans son résultat et ne l'est pas dans son opération — Pourquoi les arts idéaux maîtrisent leur fin avec sûreté — Pourquoi il n'en va pas de même des arts de conjecture — Inutilité des genres aristotéliens — Pourquoi les sciences, plus elles sont génériques, moins elles sont utiles — Les avantages de la physique opératoire — La jurisprudence s'attache non aux règles mais aux exceptions — Les orateurs de qualité sont ceux qui s'attachent aux particularités d'une cause — Parmi les historiens, lesquels sont utiles? — Les bons imitateurs se reconnaissent à ce qu'ils raffinent les particularités — D'où provient l'échelle des idées chez Platon — La philosophie ne porte pas sur les objets contenus dans un genre — Comment les genres sont la matière métaphysique — Différence remarquable entre la matière physique et la matière métaphysique — Les inconvénients des universaux: en droit, en médecine, dans la vie pratique — Toutes les erreurs provenant de l'homonymie sont à rapporter aux genres — Les hommes, par nature, fuient l'homonymie — Si les genres plongent plus dans l'erreur les philosophes que les sens ne plongent le vulgaire dans les préjugés — Ce que « certum » signifie pour les Latins — « Verum » et « aequum » sont même chose pour eux — L'homme, puisqu'il n'est ni rien ni tout, ne perçoit ni le rien ni l'infini — Les universaux ont le sens d'archétypes.

Les Latins, quand ils disent « genus », entendent « forme »; quand ils disent « species », ils pensent deux choses, d'une part ce que les Ecoles appellent « individu », d'autre part « simulacrum », autrement dit « apparence ». Des genres toutes les écoles philosophiques pensent qu'ils sont infinis. Il est par conséquent inévitable que les anciens philosophes italiens aient jugé que les genres étaient des formes infinies, non par leur extension mais par leur perfection, et que, parce qu'infinies, elles étaient dans le Dieu unique; mais que les apparences, c'est-à-dire les choses singulières, étaient des simulacres qui empruntent leur relief à ces formes. Mieux encore: dès lors que le vrai pour les anciens philosophes italiens était la même chose que le fait, il fallait que les genres des choses fussent non pas des universaux au sens des Ecoles, mais des formes.

Or, j'entends par formes métaphysiques des formes qui diffèrent des formes physiques comme la forme modèle de la forme séminale. En effet, la forme modèle demeure la même au cours du processus par lequel quelque chose est formé d'après elle, et elle est toujours plus parfaite que ce qui est ainsi formé; la forme séminale, dans son processus quotidien de déploiement,

sint ex formis metaphysicis formatae. Et quod non amplitudine, sed perfectione genera infinita existimanda, id utrorum utilitate collata diudicare facile sit. Nam geometria, quae synthetica methodo traditur, nempe per formas, ideo tum opere, tum opera certissima est, quia, a minimis in infinitum per sua postulata procedens, docet modum componendi elementa, ex quibus vera formantur, quae demonstrat; et ideo modum componendi elementa docet, quia homo intra se habet elementa, quae docet. At ob id ipsum analysis, quamquam certum suum det opus, opera tamen incerta est; quia ab infinito rem repetit, et inde descendit ad minima; atque in infinito reperire omnia datur; at qua via reperire possis non datur.

Artes autem certius diriguntur ad finem, quem sibi habent propositum, quae docent genera seu modos, quibus res fiunt, ut pictura, sculptura, plastica, architectura; quam quae non docent, ut omnes coniecturales, in qua classe sunt oratoria, politica, medicina: et illae ideo docent, quia obversantur circa prototypos, quos mens humana intra se continet; hae non docent, quia homo nullam formam rerum, quas conicit, intra se habet. Et quia formae individuae sunt, nam linea longa, seu lata, seu profunda una plus minusve deformat faciem, ut nescias eandem esse; hinc fit quod scientiae artesve quanto plus supra genera, non Platonica, sed Aristotelicae insurgunt, magis confundunt formas, et quanto magis magnificae evadunt, tanto minus utiles fiunt. Quo nomine Aristotelis physica hodie male audit, quod nimis sit universalis: quando contra genus humanum innumeris novis veris diantur ignis et machina, instrumenta, quibus utitur recens physica, rerum, quae sint similes peculiarium naturae operum, operatrix. Indidem iurisprudentia non censetur, qui beata memoria ius theticum sive summum et generale regularum tenet; sed qui acri iudicio videt in causis ultimas factorum peristases seu circumstantias, quae aequitatem, sive exceptiones, quibus lege universali eximantur, promereant. Optimi oratores non ita, qui per locos communes vagantur, sed qui, ut Ciceronis

reçoit des changements et se parait de plus en plus, de sorte que les formes physiques sont formées à partir des formes métaphysiques. Et qu'il faille juger les genres comme infinis non en extension mais en perfection, c'est ce qu'il est facile de décider en comparant les utilités respectives de ces deux types d'infini. En effet, la géométrie qui est enseignée par la méthode synthétique, je veux dire par les formes, est tout-à-fait certaine tant dans son résultat que dans son opération, parce que, procédant par ses propres postulats, des parties les plus petites jusques à l'infini, elle fait voir le mode de composition des éléments dont sont formées les vérités qu'elle démontre; et si elle fait voir ce mode de composition des éléments, c'est parce que l'homme possède par devers lui les éléments qu'elle fait voir. Tandis que, sur ce point même justement, l'analyse, pour certain que soit le résultat qu'elle fournit, son opération reste pourtant incertaine. C'est qu'elle va chercher dans l'infini son objet et qu'elle descend de là vers les plus petites parties. Or, aller chercher toutes choses dans l'infini, cela nous est donné, mais par quel chemin on le peut faire, cela ne nous est pas donné.

Les arts qui font voir les genres, c'est-à-dire la façon dont les choses se font, comme la peinture, la sculpture, le modelage, l'architecture, sont plus sûrement ordonnées à la fin qu'ils se proposent que ceux qui ne les font pas voir, comme tous les arts de conjecture, au nombre desquels l'art oratoire, la politique, la médecine. Et si les premiers les font voir, c'est qu'ils se conforment à des prototypes que l'esprit humain contient en lui, tandis que si les seconds ne les font pas voir, c'est que l'homme ne contient en lui aucune forme des choses qu'il conjecture. Et les formes étant individuelles — car un seul trait plus ou moins long, large ou profond déforme un visage, au point de le rendre méconnaissable —, il s'ensuit que plus les arts, ou sciences, s'élèvent haut sur le fondement des genres, non pas platoniciens, mais aristotéliens, plus ils confondent les formes, et que plus ils deviennent imposants, moins ils sont utiles. En vertu de quoi la physique d'Aristote a de nos jours mauvaise réputation, comme étant trop universelle: tandis qu'au contraire le genre humain s'est trouvé enrichi d'innombrables vérités par le feu et la machine, ces instruments de la physique moderne, laquelle produit ses objets de façon qu'ils soient similaires aux oeuvres particulières de la nature. De même la jurisprudence apprécie non pas celui dont l'heureuse mémoire retient le droit abstrait, autrement dit le droit qui pose les règles dans leur quintessence et leur généralité, mais celui dont la vivacité de jugement aperçoit dans les causes les ultimes péristases, ou circonstances, dont l'équité doit tenir compte, en d'autres termes les exceptions par lesquelles ces causes échapperaient à l'universalité de la loi. Les excellents orateurs ne sont pas ceux qui divaguent parmi les lieux communs, mais ceux qui, pour reprendre le jugement et les

iudicio et phrasi utar, « haerent in propriis ». Historici utiles, non qui facta crassius et genericas causas narrant, sed qui ultimas factorum circumstantias persequuntur, et causarum peculiaris reserant. Et in artibus, quae imitatione constant, uti pictura, sculptura, plastica, poetica, excellent qui archetypum, a natura vulgari desumptum, circumstantiis non vulgari-bus, sed novis ac miris exornant; aut ab alio artifice expressum, propriis ac melioribus distinguunt ac faciunt suum. Quorum sane archetyporum cum aliis meliores confingi possint, quia semper exemplaria exemplis praestant; Platonicus illas idearum scalas construunt, et per ideas alias aliis perfectiores, tamquam per gradus ad Deum Opt. Max. ascendunt, qui in se omnium continet optimas.

Quin et sapientia ipsa nihil aliud est, nisi solertia decori, qua sapiens ita in omnibus novis rebus loquatur et agat, ut nihil aeque aptum ad id alium de desumptum accommodari possit. Itaque sapiens a longo et multo rerum honestarum et utilium usu mentem quasi subactam reddit, quo novarum rerum, uti sunt in se ipsis, expressas excipiat imagines, et non aliter paratus sit ex tempore loqui et agere in omnibus rebus cum dignitate, ac fortis comparatum habet animum ad omnes terrores inopinatos. Atqui nova, mira, inopinata universalibus illis generibus non providentur. Quam ad rem satis commode Scholae loquuntur, cum genera materiam metaphysicam esse dicunt, si id ita accipiat, ut mens per genera informis fiat quodammodo, quo facilius specierum induat formas. Quod sane verum comperitur: nam facilius facta et negocia percipit, uti percipi oportet, qui genera seu simplices rerum ideas habet, quam qui peculiaribus formis mentem instruxit, et ex iis peculiare alias spectat: nam res formata difficile alii formatae rei aptatur. Quare exemplis iudicare, exemplis delibere periculosum: quia nunquam aut peritro rerum circumstantiae congruunt usquequaque. Atque hoc differt inter materiam physicam et metaphysicam. Physica materia ideo quamlibet formam peculiarem educat, educit optimam; quia qua via educit, ea ex omnibus una erat. Materia autem metaphysica, quia peculiare formae omnes sunt imperfectae, genere ipso, sive idea, continet optimam.

termes mêmes de Cicéron, "haerent in propriis". Les historiens utiles ne sont pas ceux qui rapportent assez grossièrement les faits et les causes générales, mais ceux qui vont traquer les ultimes circonstances de ces mêmes faits et dévoilent celles qui sont propres à chaque cause. De même, dans les arts d'imitation, comme la peinture, la sculpture, le modelage, la poésie, excellent ceux qui embellissent l'archétype, qu'ils ont emprunté à la nature ordinaire, de particularités non vulgaires mais originales et merveilleuses; ou qui varient ce qu'un autre artiste a déjà produit par des améliorations qui leur sont propres, et le font leur. Comme il est certain qu'on peut façonner des archétypes sans cesse meilleurs, les originaux étant toujours supérieurs aux copies, les Platoniciens construisent leurs fameuses échelles d'idées et, au moyen d'idées sans cesse plus parfaites, s'élèvent comme par degrés vers le Dieu très bon et très grand, qui contient en lui les idées les meilleures de toutes.

Bien plus, la sagesse n'est rien d'autre que l'habileté à trouver ce qui convient, qui fait que le sage parle et agit dans toutes les circonstances nouvelles de telle façon que rien de ce qu'on irait chercher ailleurs ne saurait s'y adapter aussi bien. C'est pourquoi le sage, par une longue et multiple pratique de l'honnêteté et de l'utilité, travaille pour ainsi dire son esprit afin de le rendre capable de recevoir l'empreinte précise des réalités nouvelles, telles qu'elles sont en elles-mêmes, et d'être prêt en toutes circonstances à parler et à agir sur le champ de manière honorable, tout comme l'homme courageux tient sa volonté prête à faire face à tout objet terrifiant qui se présenterait à l'improviste. En effet, des situations nouvelles, extraordinaires, inattendues, ne peuvent être prévues par ces fameux genres universels. C'est pourquoi les *Eclogues* parlent de façon assez juste, lorsqu'elles affirment que les genres sont une matière métaphysique dès lors qu'on entend par là qu'à travers les genres l'esprit perd pour ainsi dire toute forme, ce qui lui permet de revêtir d'autant plus aisément les formes spécifiques. Ce qui se trouve être très vrai: en effet, celui qui possède les genres, c'est-à-dire qui a des idées simples des choses, perçoit les faits et les affaires comme il convient qu'ils le soient, avec plus de facilité que celui qui a entraîné son esprit sur des formes particulières: en effet, ce qui a déjà reçu une forme s'adapte difficilement à ce qui en a déjà reçu une autre. C'est pourquoi, juger sur des exemples, délibérer sur des exemples est *pénilieux*, car jamais, ou très rarement, les circonstances ne coïncident exactement. Et c'est ce qui fait la différence entre la matière physique et la matière métaphysique. Quelque forme particulière que la matière physique fasse surgir, elle fait surgir la meilleure: c'est que le moyen qu'elle a pris pour cela était le seul possible. La matière métaphysique, elle, étant donnée que les formes particulières sont toutes imparfaites, contient dans le genre lui-même, au-dessus, dit l'idée, la forme la meilleure.

Vidimus utilitates formarum; nunc universalium damna exequamur. Loqui universalibus verbis infantium est aut barbarorum. In iurisprudentia, ut plurimum, sub ipso iure thetico, seu sub regularum auctoritate, saepissime erratur. In re medica, qui recta per theses pergunt, magis contendunt ne corrumpantur systemata, quam ut sanentur aegroti. In vita agenda, quam saepe peccant qui eam per themata insisterunt? de quibus graeca locutio nobis vernacula facta est, qua « thematicos » istos homines appellamus.

Omnes in philosophia errores ab homonymis, vulgo aequivocis, nascuntur: aequivoca autem aliud non sunt, nisi voces pluribus rebus communes; nam sine generibus aequivoca non essent; homines enim naturaliter hominiam aversantur: cuius rei argumento illud est, quod puer iussus ad accersendum sine discrimine Titium, ubi eius nominis duo sunt, quia natura attendit particularia, statim subdit: Utrum me accersire vis Titiorum? Itaque nescio, an magis genera philosophos in errores, quam sensus in falsas persuasiones, seu in praeiudicia vulgus coniciant. Nam genera, ut diximus, formas confundunt, seu, ut loquuntur, ideas confusas, non minus ac praeiudicia faciunt obscuras. Et vero omnes sectae in philosophia, medicina, iurisprudentia, omnes in vita agenda controversiae et iurgia sunt a generibus; quia a generibus sunt homonymiae, seu aequivocationes, quae ab errore esse dicuntur. In physica, quia generica materiae et formae nomina; in iurisprudentia, quia longe lateque patet appellatio iusti; in medicina, quia « sanum » et « corruptum » sunt nimis ampla vocabula; in vita agenda, quia vox « utile » definita non est.

Atque ita sensisse antiquos Italiae philosophos haec in lingua Latina extant vestigia: quod « certum » duo significat, et quod est exploratum indubiumque, et peculiare, quod communi respondet; quasi quod peculiare est certum sit, dubium autem quod commune. Iisdemque « verum » et « aequum » idem: aequum enim ultimis rerum circumstantiis spectatur, quemadmodum iustum genere ipso; quasi quae genere constant falsa sint, verae autem ultimae rerum species. Enim vero ista genera nomine tenus sunt infinita: homo enim neque nihil est, neque omnia. Quare nec de

Après avoir vu les avantages des formes, exposons à présent les défauts des universaux. Parler en termes universels est le fait des enfants ou des barbares. Dans la jurisprudence, principalement, c'est sous l'influence du droit abstrait lui-même, autrement dit sous l'autorité des règles, que l'on commet le plus fréquemment des erreurs. En matière médicale, ceux qui suivent le droit fil des thèses, tendent plus à éviter d'altérer les systèmes qu'à guérir les malades. Dans la conduite de la vie, comme ils pèchent souvent ceux qui l'ont réglée à coup de contenus de thèses! Ce sont eux que vise une expression grecque devenue aujourd'hui courante: de telles gens, nous les appelons des "thématiques".

Toutes les erreurs en philosophie viennent des termes homonymes, couramment appelés équivoques: ceux-ci ne sont autre chose que des vocables communs à plusieurs choses. Sans les genres, il n'y aurait pas d'équivoques. Les hommes, en effet, ont une aversion naturelle pour l'homonymie: j'en veux pour preuve qu'un enfant, à qui l'on ordonne d'aller chercher Titus sans spécifier lequel, alors qu'ils sont deux à porter ce nom, demande aussitôt, car la nature est attentive à la particularité: — Lequel des deux Titius veux-tu que j'aille chercher? — C'est pourquoi je me demande si les genres ne poussent pas les philosophes à l'erreur plus encore que les sens ne poussent le vulgaire dans de fausses convictions ou dans des préjugés. Car les genres, avons-nous dit, confondent les formes, en d'autres termes ils ne rendent pas moins les idées confuses, comme on dit, que les préjugés ne les rendent obscures. Et, de fait, toutes les sectes philosophiques, médicales, juridiques, comme toutes les controverses et les disputes sur le mode de vie, proviennent des genres: car c'est des genres que proviennent les homonymes ou équivoques, que l'on prétend provenir de l'erreur. En physique, parce que les termes matériels et formels sont généraux; dans la jurisprudence, parce que l'appellation de juste a une acception beaucoup trop large; en médecine, parce que "sain" et "corrompu" sont des termes trop amples; dans la conduite de la vie enfin, parce que le mot "utile" n'est pas défini.

Et que les anciens philosophes italiens aient ainsi pensé, il en reste des témoignages dans la langue latine: "certum" a en effet une double signification, d'une part ce qui est vérifié et hors de doute, d'autre part ce qui est particulier par opposition à ce qui est commun, comme si ce qui est particulier était certain, et douteux au contraire ce qui est commun. Pour eux toujours "verum" et "aequum" sont même chose: l'équité concerne les circonstances les plus détaillées, tandis que le juste concerne le genre même, comme si ce dont la consistance est générale était faux, quand seraient vraies au contraire les espèces ultimes des choses. En effet, ces genres ne sont infinis que de nom: l'homme n'est ni rien, ni tout. C'est pourquoi il ne peut penser le rien, si ce

nihil, nisi per aliquid negatum, nec de infinito, nisi per negata finita cogitare potest: At enim omnis triangulus habet angulos aequales duobus rectis. Ita sane: sed non id mihi infinitum verum; sed quia habeo trianguli formam in mente impressam, cuius hanc nosco proprietatem, et ea mihi est archetypus ceterorum. Si vero id contendant esse infinitum genus, quia ad eum trianguli archetypum accommodari innumeri trianguli possunt, id sibi habeant per me licet: nam vocabulum iis libens condono, dum ipsi de re mecum sentiant. Sed enim perperam loquuntur, qui decempedam dixerint infinitam, quod omne extensum ad eam normam metiri possint.

n'est en niant quelque chose, ni l'infini, si ce n'est en niant les choses finies. — Mais, dira-t-on, la somme des angles d'un triangle est toujours égale à deux droits. — Certes oui, mais ce n'est pas pour moi une vérité infinie; elle tient à ce que j'ai, imprimée dans l'esprit, la forme d'un triangle, dont je connais maintenant cette propriété, et à ce qu'elle est pour moi l'archétype de tous les autres. Si donc ils prétendent que c'est là un genre infini, sous prétexte qu'ils peuvent accorder à cet archétype du triangle d'innombrables triangles, je les laisse volontiers, quant à moi, soutenir cette opinion: je leur concède en effet de bon gré le terme, pourvu qu'ils soient du même avis que moi sur la chose. Mais ils s'expriment mal ceux qui disent de la perche de dix pieds qu'elle est infinie, sous prétexte qu'ils peuvent mesurer d'après elle tout corps étendu.

CAPUT III

DE CAUSSIS

Latini « *caussa* » et « *negocium* » idem — Cur « *effectus* » dictum quod a *caussa* oritur — Probare per *causas* efficere est — Effectus est verum quod cum facto convertitur — Causarum genera — « Probare a *caussis* » est elementa rei colligere — Arithmetica et geometria vere probant a *caussis* — Physica a *caussis* probari non possunt — Quodvis finitum infinita virtute gignitur — Sapientes Christiani in quavis re minima infinitam Dei virtutem agnoscunt — Impia pietas est velle Deum probare per *causas* — Metaphysici veri claritas eadem ac lucis — Eius rei appositissima similitudo.

Latini « *causam* » cum « *negocio* », seu operatione, confundunt; et quod ex *caussa* nascitur, « *effectum* » dicunt. Haec autem cum iis, quae de vero et facto disserimus, conspirare videntur; nam, si id verum est quod factum, probare per *causas* idem est ac efficere; et ita *caussa* et *negocium* idem erit, nempe operatio; et idem factum et verum, nempe effectus.

Causae autem spectantur praecipuae in naturalibus materia et forma, uti in moralibus finis, in metaphysica author. Itaque verisimile est antiquos Italiae philosophos opinatos eum probare a *caussis*, qui materiam, sive elementa rei incondita digerat, et dissecta componat in unum; ex quo ordine et compositione elementorum certa rei forma extet, quae peculiarem naturam in materiam inducat.

Quae si vera sunt, arithmetica et geometria, quae vulgo non putantur a *caussis* probare, eae a *caussis* vere demonstrant. Et ideo a *caussis* demonstrant, quia mens humana continet elementa verorum, quae digerere et componere possit; et ex quibus dispositis et compositis existit verum quod demonstrant; ut demonstratio eadem ac operatio sit, et verum idem ac factum. Atque ob id ipsum physica a *caussis* probare non possumus, quia elementa rerum naturalium extra nos sunt. Nam, quamquam essent finita, tamen infinitae virtutis est ea digerere, componere et ex iis effectum dare. Neque enim, si ad primam *causam* spectemus, minoris virtutis est formicam producere, quam hanc rerum universitatem creasse; quia non

CHAPITRE III

DES CAUSES

En latin « *causa* » et « *negotium* » sont même chose — Pourquoi on appelle « *effectus* » ce qui naît d'une cause — Prouver par les causes, c'est effectuer — L'effet est le vrai qui est convertible avec l'effectué — Genres de causes — « Probare a *caussis* », c'est rassembler les éléments d'une chose — L'arithmétique et la géométrie prouvent véritablement par les causes — Les choses physiques ne peuvent être prouvées à partir des causes — Tout fini est engendré par une puissance infinie — Les sages chrétiens reconnaissent dans la plus petite chose la puissance infinie de Dieu — C'est une piété impie que de vouloir prouver Dieu par les causes — La clarté du vrai métaphysique est la même que celle de la lumière — Cette comparaison est très appropriée.

Les latins confondent « *causa* » avec « *negotium* », autrement dit avec le travail, et ce qui naît d'une cause, ils l'appellent « *effectus* ». Ce qui s'accorde manifestement avec ce que nous avons dit du vrai et du fait; car, si est vrai ce qui est fait, prouver par les causes est la même chose qu'effectuer, et ainsi la cause et l'activité seront la même chose, à savoir le travail; et même chose le fait et le vrai, à savoir l'effet.

Or sont considérées comme causes principales dans l'ordre de la nature la matière et la forme, comme en morale la fin et en métaphysique le créateur. C'est pourquoi il est vraisemblable que les anciens philosophes italiques aient jugé que celui qui prouve par les causes est celui qui analyse la matière, autrement dit les éléments mêlés d'une chose, et les rassemble, une fois séparés, dans une unité; de cet ordre et de cette composition des éléments ressort la forme déterminée de la chose, telle qu'elle introduit dans la matière une nature particulière.

Si cela est vrai, l'arithmétique et la géométrie démontrent bel et bien par les causes ce qu'on pense d'ordinaire qu'elles ne prouvent pas par les causes. Et si elles démontrent par les causes, c'est parce que l'esprit humain contient les éléments des vérités, éléments tels qu'il peut les séparer et les composer; et de ces éléments d'abord distingués et ensuite composés surgit le vrai que ces sciences démontrent, de telle sorte que la démonstration soit la même chose que le travail, et le vrai la même chose que ce qui est fait. Et c'est pour cette raison même que nous ne pouvons prouver les phénomènes physiques par les causes, car les éléments des choses naturelles sont extérieurs à nous. En effet, bien qu'ils soient finis, c'est pourtant l'affaire d'une puissance infinie que de les séparer, de les composer et d'en produire l'effet. Car, si nous considérons la cause première, il ne faut pas une moins grande puissance pour produire une fourmi que pour avoir créé cet univers: car il ne faut pas moins

T·E·R
BILINGVE

GIAMBATTISTA VICO

DE LA
TRES ANCIENNE
PHILOSOPHIE
DES
PEVPLES ITALIQUES

G. VICO

DES PEVPLES ITALIQUES

...mais le premier livre
...1709 n'ive en effet sou-
...depuis dix ans dans
...De la
...et de la philoso-
...quatre ans
...On sait aussi
...par Win-
...Philosophie,

